

remonte par l'autre côté. Les piétons sont enfermés dans un espace de huit pieds de large tout au plus entre les deux files. Chacun se fraye un passage comme il peut, et, de toutes les fenêtres et de tous les balcons, une foule pressée regarde la presse.

Dans les premiers jours on ne voit guère que les équipages ordinaires, car chacun réserve pour les jours suivants ce qu'il veut produire d'élégant et de magnifique. Vers la fin du carnaval, paraissent en plus grand nombre les voitures découvertes, quelques-unes à six places. Deux dames sont assises en vis-à-vis sur des sièges élevés, de sorte qu'on peut les voir tout entières. Quatre hommes occupent les coins. Cochers et laquais sont masqués, les chevaux sont parés de gaze et de fleurs. Souvent un beau caniche blanc, orné de rubans roses, est assis entre les pieds du cocher; les harnais sont munis de sonnettes retentissantes, et cet attirail fixe quelques moments l'attention du public.

On peut juger que les belles femmes se risquent seules à trôner ainsi devant tout le peuple, et qu'il n'y a que la plus belle qui se laisse voir sans masque. Mais aussi, à l'approche de l'équipage, qui d'ordinaire doit aller assez lentement, tous les yeux sont fixés sur elle, et elle a la joie d'entendre de divers côtés ces mots flatteurs : *O quanto è bella!*

Autrefois ces voitures de parade étaient, dit-on, beaucoup plus nombreuses et plus riches, plus intéressantes aussi par les représentations mythologiques et allégoriques : mais, de nos jours, par quelque motif que ce soit, les grands, perdus dans l'ensemble, veulent goûter le plaisir qu'ils trouvent à ces réjouissances, plutôt que se distinguer des autres.

Plus le carnaval avance, plus les équipages offrent un joyeux aspect.

Les personnes sérieuses, qui se montrent sans déguisement dans leurs voitures, permettent elles-mêmes à leurs cochers et à leurs laquais de se déguiser. Les cochers choisissent d'ordinaire les habits de femme, et, dans les derniers jours, il semble que tous les chevaux soient conduits par des femmes. Les gens sont souvent vêtus décemment et même avec grâce. En revanche, un vilain drôle, à large carrure, en grande toilette à la nouvelle mode, avec une haute frisure et des plumes, est

une monstrueuse caricature; et, tout comme nos belles dames pouvaient entendre leur éloge, il doit souffrir qu'on vienne lui crier sous le nez : *O fratello mio, che brutta putana sei!*

D'ordinaire, le cocher rend le service à une ou deux de ses amies de les prendre sur le siège, quand il les rencontre dans la presse. Assises à son côté, et, le plus souvent, habillées en hommes, elles brandillent sur la tête des passants leurs jolies petites jambes de polichinelle aux pieds mignons et leurs chaussures à hauts talons. Les laquais en font autant, et ils prennent leurs amis et leurs amies derrière la voiture. Il n'y manque plus que de les voir se jucher sur l'impériale, comme dans les messageries anglaises. Les maîtres eux-mêmes semblent voir avec plaisir leur voiture bien remplie. Dans ces jours, tout est permis, tout passe.

Qu'on jette maintenant un regard sur l'étroite et longue rue, où, de tous les balcons et de toutes les fenêtres, par-dessus les tapisseries bariolées, pendantes à longs plis, des spectateurs pressés regardent en bas les échafaudages remplis de spectateurs et les longues files de sièges occupés aux deux côtés de la rue : deux files de voitures se meuvent lentement dans l'intervalle, et la place que pourrait prendre à la rigueur une troisième voiture, est toute remplie de gens qu'on voit non pas aller et venir, mais se pousser dans un sens et dans l'autre. Comme les voitures, aussi longtemps que la chose est possible, gardent toujours entre elles quelque distance, pour ne pas se jeter les unes sur les autres à chaque halte, beaucoup de piétons, pour respirer un peu plus à l'aise, quittent la presse du milieu et se hasardent entre les roues de la voiture qui précède, le timon et les chevaux de celle qui suit; et plus le péril et la gêne des piétons augmentent, plus s'accroissent leur caprice et leur audace.

Comme la plupart des piétons qui circulent entre les deux files de voitures évitent soigneusement les roues et les essieux, pour ménager leurs membres et leurs habits, ils laissent d'ordinaire entre eux et les équipages plus de place qu'il n'est nécessaire : celui qui ne peut se résoudre plus longtemps à cheminer avec la masse lente, et qui a le courage de se glisser entre les roues et les piétons, entre le péril et ceux qui le craignent,

peut parcourir un grand espace en peu de temps, jusqu'à ce qu'il se voie arrêté par un nouvel obstacle.

Notre récit semble déjà passer les bornes du croyable, et nous oserions à peine le poursuivre, si tant de personnes qui ont assisté au carnaval de Rome ne pouvaient témoigner que nous nous en sommes tenu à l'exacte vérité, et si ce n'était pas une fête qui se répète tous les ans, et que plus d'un lecteur pourra observer à l'avenir, mon livre à la main. Que diront-ils en effet, si nous leur déclarons que tout le récit qui précède n'est en quelque sorte que le premier degré de la cohue, du tumulte, du vacarme et de la licence?

Tandis que les voitures avancent doucement, et font halte s'il survient un obstacle, les piétons sont tourmentés de diverses manières. La garde du pape passe et repasse à cheval à travers la presse, pour veiller au maintien de l'ordre et à la circulation des voitures, et, au moment où vous évitez la tête d'un cheval de carrosse, vous sentez à votre dos la tête d'un cheval de selle. Mais voici un plus grave inconvénient. Le gouverneur, dans un grand carrosse de parade, avec une nombreuse suite de voitures, passe entre les deux files des autres équipages. La garde du pape et les coureurs avertissent et écartent la foule, et ce cortège prend pour un moment tout l'espace laissé aux piétons. Ils se serrent comme ils peuvent entre les autres voitures, et, d'une manière ou d'une autre, ils se tirent de côté. Et comme, au passage d'un navire, l'eau ne se divise qu'un moment et se précipite pour se rejoindre derrière le gouvernail, la masse des masques et des autres piétons reforme aussitôt son courant derrière le cortège. Mais bientôt un nouveau mouvement trouble la multitude pressée : le sénateur s'avance dans un pareil équipage ; sa grande voiture de parade et les voitures de sa suite nagent comme sur les têtes de la foule écrasée, et, si tous les nationaux et les étrangers sont captivés et charmés par l'amabilité du sénateur actuel, le prince Rezzonico, c'est ici peut-être la seule occasion où une masse de gens se trouvent heureux quand il s'éloigne.

Ces deux cortèges des chefs de la magistrature et de la police romaine s'étaient contentés de parcourir le Corso le premier jour, pour ouvrir le carnaval d'une manière solennelle, mais le

duc d'Albanie parcourait chaque jour le même chemin, à la grande gêne de toute la foule, et, dans ce temps de mascarade universelle, il rappelait à l'antique souveraine des rois la farce carnavalesque de ses royales prétentions.

Les ambassadeurs, qui ont le même droit, s'en servent modérément et avec une discrétion tout humaine.

Mais ces cortèges ne sont pas seuls à interrompre et à gêner la circulation du Corso : au palais Ruspoli et dans le voisinage, où la rue n'est pas plus large, les trottoirs sont plus élevés. C'est là que le beau monde prend place, et tous les sièges sont bientôt occupés ou retenus. Les plus belles dames de la classe moyenne, déguisées avec un goût ravissant, entourées de leurs amis, se montrent là aux regards avides des passants. Quiconque survient s'arrête pour contempler cette charmante assemblée ; chacun est curieux de démêler parmi toutes les figures d'hommes qui semblent siéger là les figures de femmes, et de découvrir peut-être dans un joli officier l'objet de son ardeur. C'est à cette place que le mouvement commence à s'arrêter, parce que les voitures s'attardent aussi longtemps que possible dans ce lieu, et, s'il faut faire halte, on préfère que ce soit dans cette agréable société.

Si jusqu'à présent notre description n'a donné l'idée que d'une situation gênée et presque douloureuse, elle produira une impression bien plus singulière, quand nous aurons raconté comment cette joyeuse cohue est mise en mouvement par une sorte de petite guerre, le plus souvent badine, mais qui n'est parfois que trop sérieuse.

Il est probable qu'un jour une belle s'avisait de jeter des dragées à son amant, qui passait, pour s'en faire remarquer parmi la foule et sous le masque, car il est tout naturel que celui qui est atteint se retourne et découvre la malicieuse amie : c'est maintenant un usage général, et l'on voit souvent après une de ces attaques deux visages se sourire. Mais on est trop économe pour prodiguer de véritables sucreries, ou bien l'abus qu'on en fait a rendu nécessaires des provisions plus grandes et moins chères. C'est maintenant une industrie particulière de porter dans de grandes corbeilles et d'offrir en vente parmi la foule des pastilles de plâtre, fabriquées à l'entonnoir, qui ont l'apparence de dragées.

Personne n'est à l'abri d'une attaque; chacun se trouve dans l'état de défense : de là naissent, par malice ou par nécessité, tantôt ici, tantôt là, un duel, une escarmouche ou une bataille. Piétons, cochers, spectateurs aux fenêtres, sur les échafaudages ou les sièges, s'attaquent et se défendent à l'envi les uns les autres.

Les dames ont de petites corbeilles dorées et argentées pleines de ces munitions, et les cavaliers doivent défendre leurs belles vaillamment. Les personnes en voiture attendent l'attaque les glaces baissées. On joue avec ses amis, et l'on se défend opiniâtrément contre les inconnus.

Mais ce combat n'est nulle part plus sérieux et plus général que dans le voisinage du palais Ruspoli. Tous les masques qui s'y sont placés sont pourvus de petites corbeilles, de sachets, de mouchoirs noués. Ils attaquent plus souvent qu'ils ne sont attaqués; aucune voiture ne passe impunément et sans être du moins en butte aux provocations de quelques masques. Nul piéton n'est à l'abri de leurs attaques; et surtout, si un abbé en habit noir vient à paraître, on l'assaille de toutes parts, et, comme le gypse et la craie blanchissent la place où ils touchent, l'abbé se voit bientôt tout moucheté de blanc et de gris. Mais souvent l'affaire devient sérieuse et générale, et l'on voit avec étonnement comme la jalousie et la haine personnelle se donnent libre carrière.

Une figure masquée s'approche furtivement et jette si rudement une poignée de confetti à une des premières beautés que son masque retentit et que ses belles épaules sont blessées. Ses chevaliers de part et d'autre sont violemment irrités; ils puisent dans leurs sacs et leurs corbeilles et font pleuvoir sur l'assaillant une grêle de projectiles; mais il est trop bien déguisé, trop fortement cuirassé, pour sentir leurs assauts répétés. Plus il est garanti, plus il continue violemment son attaque; les défenseurs couvrent la dame de leurs tabarri, et comme, dans la chaleur du combat, l'assaillant touche aussi les voisins, que d'ailleurs sa grossièreté et sa violence choquent tout le monde, les alentours prennent part au combat, n'épargnent pas les boulettes de plâtre, et tiennent le plus souvent en réserve pour ces occasions des munitions un peu plus grosses, à

peu près comme les pralines. A la fin l'agresseur en est tellement couvert et si vivement assailli de tous côtés, qu'il ne lui reste plus que la retraite, surtout s'il a épuisé toutes ses munitions.

D'ordinaire celui qui se lance dans une pareille aventure est accompagné d'un second qui lui passe des munitions, tandis que les vendeurs de confetti promènent leurs corbeilles pendant la bataille et se hâtent de peser pour chacun autant de livres qu'il en demande.

Nous avons vu nous-mêmes de près une de ces luttes, où les combattants, manquant de munitions, finirent par se jeter à la tête leurs corbeilles dorées, sans écouter les avertissements des gardes qui recevaient eux-mêmes leur bonne part des coups.

Certainement ces affaires se termineraient quelquefois par des coups de couteau, si les cordes pendantes aux coins des rues, instruments de supplice bien connus, à l'usage de la police italienne, ne rappelaient à chacun, au milieu des divertissements, qu'il est très-dangereux en ces moments de se servir d'armes funestes.

Ces luttes sont innombrables, et la plupart sont plus gaies que sérieuses. Voici, par exemple, une calèche pleine de polichinelles devant le palais Ruspoli. Ils se proposent, en passant devant les spectateurs, de les attaquer tous les uns après les autres. Par malheur la presse est trop grande et la voiture est arrêtée au milieu. Tous les spectateurs s'entendent soudain et de partout les confetti tombent sur la voiture comme la grêle. Les polichinelles épuisent leurs munitions et restent assez longtemps exposés aux feux croisés de toutes parts, si bien que la voiture, couverte enfin comme de neige et de grêlons, s'éloigne lentement au milieu des insultes et des éclats de rires universels.

Tandis que ces jeux vifs et violents occupent au milieu du Corso une grande partie du beau monde, une autre partie du public trouve à l'extrémité supérieure une autre espèce de divertissement. Non loin de l'Académie française, le capitaine du théâtre italien, en costume espagnol, avec le chapeau à plumes, l'épée et les gants, s'avance à l'improviste du milieu des masques qui regardent de dessus les gradins, et il com-

mence à conter avec emphase ses grands exploits sur terre et sur mer. Bientôt un polichinelle vient lui faire tête; il élève des doutes et des objections et, en paraissant lui accorder tout, il tourne en ridicule, par des jeux de mots et des platitudes jetés à la traverse, ce héros fanfaron. Les passants s'arrêtent et prêtent l'oreille à leurs vives répliques.

Une nouvelle scène augmente souvent la presse. Une douzaine de polichinelles se réunissent, élisent un roi, le couronnent, lui mettent un sceptre à la main, l'accompagnent au son de la musique, et le mènent à grands cris au haut du Corso sur un petit char décoré. Tous les polichinelles accourent en sautant, à mesure que le cortège s'avance, ils augmentent l'escorte et se font place en poussant des cris et agitant leurs chapeaux. C'est alors qu'on peut remarquer comme chacun cherche à varier ce masque général. L'un porte une perruque, l'autre une coiffe de femme sur son noir visage; un troisième s'affuble, en guise de bonnet, d'une cage, dans laquelle une couple d'oiseaux, habillés l'un en abbé, l'autre en belle dame, sautillent sur les bâtons.

La presse effroyable dont nous avons tâché d'offrir l'image à nos lecteurs force naturellement une foule de masques à passer du Corso dans les rues voisines. Les couples d'amants y sont plus à eux-mêmes et plus tranquilles; de joyeux compagnons y trouvent de la place pour représenter toute sorte d'extravagances.

Une société d'hommes en habits du dimanche de la classe populaire, en pourpoint court et veste bordée d'or, les cheveux retenus dans un long filet pendant par derrière, se promènent avec des jeunes gens déguisés en femmes; une des femmes paraît être dans un état de grossesse avancée; nos gens passent et repassent tranquillement; tout à coup deux hommes se querellent; une vive dispute s'engage; les femmes s'en mêlent; l'affaire devient toujours plus mauvaise, enfin les adversaires tirent de grands couteaux de carton argenté et s'attaquent les uns les autres. Les femmes les séparent en poussant des cris affreux; on entraîne l'un ici, l'autre là. Les assistants prennent part à l'affaire, comme si elle était sérieuse; on cherche à calmer les deux partis.

Cependant la femme grosse se trouve mal de frayeur; on apporte un siège; les autres femmes l'assistent; elle fait des gestes lamentables; et tout à coup, à la grande joie des assistants, elle met au monde quelque monstre. La farce est jouée et la troupe passe plus loin, pour donner la même pièce ou quelque autre pareille dans une autre place.

C'est ainsi que le Romain, qui a toujours les histoires de meurtre présentes à la pensée, joue volontiers en toute occasion avec les idées d'assassinat. Les enfants ont même un jeu qu'ils nomment « l'église, » et dans lequel ils représentent proprement un meurtrier qui s'est réfugié sur les marches d'une église; les autres jouent les sbires et cherchent par tous les moyens à le prendre, sans se permettre toutefois de mettre le pied dans l'asile.

Voilà les scènes joyeuses qui se passent dans les rues latérales, particulièrement dans la rue Babouina et sur la place d'Espagne.

Les quacqueri y viennent aussi par troupes pour se livrer plus librement à leurs galanteries. Ils ont une manœuvre qui fait rire tout le monde. Ils s'avancent par douze en droite ligne, sur la pointe du pied, à petits pas pressés; ils présentent un front bien droit; tout à coup, quand ils arrivent dans une place, ils forment, par la droite ou la gauche, une colonne, et piétinent à la file; le front se reforme par le flanc droit, et l'on entre dans une rue; puis, avant qu'on s'en doute, les voilà qui répètent la manœuvre par la gauche. La colonne, comme enfilée à une broche, se glisse dans une maison, et les fous ont disparu.

Le soir approche et la foule se presse toujours plus dans le Corso. Le mouvement des voitures est gêné depuis longtemps, et il peut arriver que, deux heures avant la nuit, aucun équipage ne puisse plus bouger de la place. La garde du pape et les gardes à pied sont occupés à écarter autant que possible toutes les voitures du milieu de la rue et à les ranger sur une ligne droite. Cela occasionne, à cause de la foule, bien du désordre et du malaise; on recule, on pousse, on déplace, et, quand l'un recule, tous ceux qui le suivent doivent aussi reculer, jusqu'à ce qu'enfin un équipage se trouve tellement à la gêne, qu'il doit faire avancer ses chevaux dans le milieu. Alors la garde à che-

val et la garde à pied l'injurient et le menacent. Vainement le malheureux cocher fait-il voir l'impossibilité manifeste; les insultes et les menaces continuent, et il faut qu'il rentre dans la ligne, ou, s'il est près d'une ruelle latérale, il est forcé, sans qu'il y ait de sa faute, à sortir de la file. D'ordinaire les rues latérales sont aussi garnies de voitures arrêtées, qui sont arrivées trop tard et qui n'ont pu pénétrer, parce que la circulation des voitures était déjà interrompue.

Le moment de la course des chevaux approche toujours davantage, et tous ces milliers de spectateurs attendent ce moment avec la plus vive impatience. Les loueurs de chaises, les entrepreneurs des échafaudages, redoublent leurs cris et leurs offres :

*Luoghi! Luoghi avanti! Luoghi, nobili! Luoghi, padroni!*

Leur affaire est que, du moins dans ces derniers moments, toutes les places soient occupées, fût-ce à vil prix. Et heureusement on peut encore trouver çà et là une place, car le général va descendre le Corso à cheval, avec une partie de la garde, entre les deux rangées de voitures, et il repousse les piétons du seul espace qui leur reste. Chacun cherche alors une chaise, une place sur les gradins, sur une voiture, entre les équipages ou chez des connaissances, à une de ces fenêtres qui toutes regorgent maintenant de spectateurs.

Cependant la place devant l'obélisque est toute nettoyée de peuple, et offre peut-être un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir de nos jours. Les trois faces tapissées des échafaudages décrits plus haut enferment la place. Mille et mille têtes regardent les unes par-dessus les autres, et présentent l'aspect d'un cirque ou d'un amphithéâtre antique. Au-dessus de l'échafaudage central, l'obélisque s'élève de toute sa hauteur, car les gradins ne couvrent que le piédestal, et c'est alors qu'on remarque combien cette hauteur est immense, parce qu'il sert d'échelle de comparaison à une si grande masse d'hommes. L'œil se repose avec plaisir sur la place libre, et l'on observe avec une vive attente les barrières vides et la corde tendue devant. C'est alors que le général descend le Corso, en signe qu'il est évacué et, derrière lui, la garde ne souffre pas que personne dépasse la ligne des voitures. Le général prend place dans une des loges.

Des palefreniers en habits de fête amènent derrière la corde, dans les barrières, suivant l'ordre fixé par le sort, les chevaux sans bride et sans caparaçons. On leur attache çà et là avec des cordons des boules hérissées de pointes, et jusqu'au dernier moment, on couvre avec du cuir la place où les boules doivent les éperonner; on leur attache aussi de grandes feuilles de clinquant. Ils sont déjà la plupart farouches et impatients quand on les amène dans les barrières, et les piqueurs font tous leurs efforts, emploient toute leur adresse, pour les contenir. Le désir de commencer la course les rend indomptables; la vue de tant de monde les effarouche. Ils sautent souvent par-dessus la barrière voisine, souvent par-dessus la corde, et ce mouvement, ce désordre, rendent à chaque moment l'attente plus vive.

Les palefreniers sont sur leurs gardes et attentifs au plus haut point, parce qu'au moment du départ, l'adresse de celui qui lâche l'animal, tout comme les circonstances accidentelles, peut décider à l'avantage de l'un ou de l'autre cheval.

Enfin la corde tombe et les chevaux partent. Sur la place libre ils cherchent encore à se devancer les uns les autres, mais une fois qu'ils sont arrivés dans l'étroit espace entre les deux files de voitures, toute rivalité devient le plus souvent inutile. Une couple sont d'ordinaire en avant, qui courent de toutes leurs forces. Malgré la pouzzolane répandue, le pavé étincelle, les crinières volent, le clinquant résonne; à peine les a-t-on vus qu'ils sont passés. Le reste de la troupe se presse, se pousse et se gêne; quelquefois un retardataire arrive encore au galop; les morceaux de clinquant déchirés voltigent sur leur trace. Bientôt les chevaux échappent au regard qui les suit; le peuple se rapproche en foule et remplit de nouveau la carrière.

D'autres palefreniers attendent au palais de Venise l'arrivée des chevaux. On sait les prendre adroitement et les retenir dans un lieu fermé. Le prix est décerné au vainqueur.

C'est ainsi que se terminent ces réjouissances par une impression violente, soudaine, instantanée, que des milliers d'hommes attendaient depuis longtemps avec impatience, et bien peu sauraient s'expliquer pourquoi ils attendaient ce moment et pourquoi ils s'en faisaient une fête.

On voit aisément par notre description que cet amusement peut devenir dangereux pour les animaux et pour les hommes. Bornons-nous à citer quelques cas.

L'espace qui sépare les voitures étant fort étroit, il suffit qu'une roue de derrière fasse un peu saillie, et que, par hasard, derrière cette voiture, la place se trouve un peu plus large : un cheval qui accourt, serré avec les autres, cherche à profiter de l'espace agrandi, s'élançe, et rencontre justement la roue saillante. Nous avons vu nous-même un cheval abattu par un semblable choc ; trois chevaux tombèrent ensuite par-dessus le premier, et les derniers sautèrent heureusement par-dessus les chevaux tombés, et poursuivirent leur course. Souvent un de ces chevaux tombe mort sur la place, et plus d'une fois, dans ces circonstances, les spectateurs ont joué leur vie.

Il peut arriver aussi de graves accidents quand les chevaux retournent en arrière. On a vu des hommes méchants ou jaloux donner de leur manteau dans les yeux d'un cheval qui avait une grande avance, et le contraindre à se retourner et à se jeter de côté. C'est pis encore quand on ne réussit pas à prendre les chevaux sur la place de Venise : ils retournent alors en arrière sans que rien les arrête, et, comme la carrière s'est de nouveau remplie de monde, ils causent bien des accidents qu'on ignore ou qu'on oublie.

D'ordinaire les chevaux courent à la nuit tombante. Aussitôt qu'ils sont arrivés au palais de Venise, on décharge de petits mortiers ; ce signal se répète au milieu du Corso, et puis enfin dans le voisinage de l'obélisque. A ce moment, la garde quitte ses postes ; on cesse de maintenir l'ordre dans la file des voitures, et c'est assurément, même pour le spectateur qui est tranquille à sa fenêtre, un moment de souffrance et d'angoisse. Il vaut la peine de faire là-dessus quelques observations.

Nous avons déjà vu plus haut que la tombée de la nuit, qui détermine tant de choses en Italie, interrompt aussi les promenades en voiture des dimanches et des jours de fête. Là, point de police, point de gardes ; c'est une vieille coutume, une convention générale, qu'on monte et qu'on descend dans un ordre convenable ; mais, aussitôt qu'on sonne l'*Ave Maria*, personne ne

renonce à son droit de s'en retourner au moment et de la manière qu'il veut. Or, la promenade du carnaval ayant lieu dans la même rue et selon les mêmes règles, quoique la foule et d'autres circonstances apportent ici une grande différence, chacun maintient son droit de sortir de l'ordre à la nuit tombante.

Si nous considérons l'énorme presse du Corso, et si nous voyons de nouveau inondée de promeneurs la carrière qui n'a été évacuée qu'un moment, la raison et l'équité semblent prescrire que chaque équipage se borne à tâcher d'atteindre, sans quitter son rang, la ruelle la plus proche qui lui convient, et de regagner ainsi le logis : cependant, aussitôt que les détonations ont donné le signal, quelques voitures prennent le milieu, portent le trouble parmi les piétons qu'elles arrêtent, et, un équipage voulant remonter, un autre descendre dans l'étroit espace intermédiaire, ils ne peuvent bouger de place, et arrêtent souvent la marche des voitures qui sont restées sagement dans la file. Si un cheval qui revient de la course rencontre un pareil nœud, le danger, la souffrance et l'embarras augmentent de toutes parts.

Et pourtant tout cet embarras se démêle enfin, un peu tard, mais d'ordinaire heureusement. La nuit est arrivée, et tout le monde se félicite de pouvoir prendre un peu de repos.

Chacun ôte son masque dès ce moment, et une grande partie du public court au théâtre. On voit encore dans les loges des tabarri et des dames déguisées, mais sans masque ; tout le parterre se montre de nouveau en habits bourgeois.

Les théâtres Aliberti et Argentina donnent des opéras sérieux mêlés de ballets ; à la Valle et à la Capranica, on joue des comédies et des tragédies avec des opéras-comiques pour intermèdes ; la Pace les imite, mais imparfaitement ; enfin, en descendant jusqu'à Polichinelle et aux danseurs de corde, il se trouve encore plusieurs spectacles subordonnés. Le grand théâtre de Tordenone, qui fut un jour consumé par le feu, et qui, à peine rebâti, s'éroula tout à coup, n'amuse plus le peuple avec ses pièces à grand fracas et ses autres merveilleuses exhibitions.

Les Romains aiment passionnément le théâtre, et autrefois

cette passion était plus vive encore dans le temps du carnaval, parce qu'elle ne pouvait se satisfaire qu'à cette époque. Actuellement, un théâtre au moins reste ouvert en été et en automne, et le public a de quoi se contenter un peu la plus grande partie de l'année.

Ce serait trop nous écarter de notre but que de nous engager ici dans une description détaillée des théâtres et des particularités que ceux de Rome peuvent offrir. Nos lecteurs se souviennent que ce sujet nous a occupé plus d'une fois.

Nous aurons également peu de chose à dire des *Festini*, grands bals masqués, qui sont donnés quelquefois dans le théâtre Aliberti, magnifiquement éclairé. Là aussi le tabarro est regardé par les hommes et les dames comme le déguisement le plus convenable, et la salle est remplie de figures noires; un petit nombre de masques à caractères y mêlent leur bigarrure. La curiosité n'en est que plus vive, quand on voit paraître quelques nobles figures, qui choisissent, mais plus rarement, leur costume dans les diverses époques de l'art, et imitent en maîtres différentes statues qui se trouvent à Rome, comme, par exemple, des divinités égyptiennes, des prêtresses, Bacchus et Ariane, la Muse de la tragédie, la Muse de l'histoire, une ville, des vestales, un consul, plus ou moins bien reproduits et selon le costume.

Dans ces fêtes, les danses s'exécutent d'ordinaire en longues files à la mode anglaise, avec cette différence que, dans leurs tours, qui reviennent rarement, la plupart des danseurs expriment par leurs gestes quelque scène caractéristique, par exemple, deux amants qui se brouillent et se réconcilient, se séparent et se retrouvent.

Les Romains sont accoutumés par leurs ballets-pantomimes à une gesticulation très-marquée; ils aiment aussi dans leurs danses de société une expression qui nous semblerait exagérée et affectée. Nul ne se permet de danser avec aisance, comme s'il avait appris les règles de l'art; le menuet est surtout considéré comme un spectacle, et quelques couples seulement en donnent, pour ainsi dire, une représentation. Alors on fait cercle autour du couple dansant, on l'admire et, à la fin, on l'applaudit.

Tandis que le beau monde s'amuse ainsi jusqu'au matin, dès le point du jour des gens sont occupés à balayer le Corso et à le mettre en ordre. On veille surtout à ce que la pouzzolane soit répandue également et proprement dans le milieu de la rue. Bientôt les palefreniers amènent devant l'obélisque le cheval coureur qui s'est le plus mal montré la veille. On le fait monter par un petit garçon, et un autre cavalier le chasse devant lui à coups de fouet, en sorte que l'animal fait les plus grands efforts pour parcourir sa carrière au plus vite.

Vers deux heures après midi, au signal donné par le son de la cloche, recommence, chaque jour, le cercle des plaisirs de la veille. Les promeneurs arrivent, la garde monte, les balcons, les fenêtres, les échafaudages, sont garnis de tentures, les masques sont toujours plus nombreux et se livrent à leurs folies, les voitures montent, descendent, et la rue est plus ou moins remplie, selon que le temps ou d'autres circonstances sont plus ou moins favorables. Vers la fin du carnaval, augmentent naturellement les spectateurs, les masques, les voitures, les toilettes et le vacarme. Mais rien n'est comparable à la presse, aux extravagances du dernier jour et du dernier soir.

Le dernier jour, les files de voitures sont arrêtées le plus souvent deux heures avant la nuit; aucun équipage ne peut plus bouger de la place, aucun, déboucher dans les rues latérales; les échafaudages et les sièges sont occupés plus tôt, quoique les places soient plus chères; chacun tâche de se caser le plus promptement possible, et l'on attend le départ des chevaux avec plus d'impatience que jamais. Enfin ce moment passe à grand bruit; les signaux annoncent que la fête est finie, mais ni voitures, ni masques, ni spectateurs, ne peuvent quitter la place. Tout est tranquille, tout est silencieux, tandis que l'obscurité augmente doucement.

A peine fait-il sombre dans les rues étroites et profondes, qu'on voit çà et là paraître des lumières aux fenêtres; elles se meuvent sur les échafaudages, et en peu de temps la circulation du feu s'étend de telle sorte que toute la rue est illuminée de cierges brûlants. Les balcons sont ornés de lanternes de papier transparent; chacun tient son cierge hors de la fenêtre; tous les gradins sont éclairés, et l'intérieur des voitures pré-